

MONIÈRE, Denis, *Ludger Duvernay et la révolution intellectuelle au Bas-Canada*. Montréal, Québec/Amérique, 1987. 231 p. 22,95 \$

Jean-Marie Lebel

Volume 42, numéro 2, automne 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/304695ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/304695ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lebel, J.-M. (1988). Compte rendu de [MONIÈRE, Denis, *Ludger Duvernay et la révolution intellectuelle au Bas-Canada*. Montréal, Québec/Amérique, 1987. 231 p. 22,95 \$]. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 42(2), 292–295. <https://doi.org/10.7202/304695ar>

MONIÈRE, Denis, *Ludger Duvernay et la révolution intellectuelle au Bas-Canada*. Montréal, Québec/Amérique, 1987. 231 p. 22,95\$

À l'approche du 150^e anniversaire des événements de 1837, Denis Monière se fit biographe de l'un des patriotes les plus en vue, Ludger Duvernay, et l'éditeur planifia stratégiquement la sortie de l'ouvrage pour novembre 1987. L'un des porte-parole du mouvement indépendantiste québécois nous livre une biographie du fondateur de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, intimement associée au nationalisme québécois. Des affinités lient donc le bio-

graphe à son sujet. D'entrée de jeu, l'auteur dévoile sans ambages ses intentions: tout en décrivant «le développement de la conscience nationale et la pénétration de l'idéologie libérale» au Bas-Canada, il veut mettre en relief la participation de Duvernay à la «révolution intellectuelle». La reconstitution de la trajectoire de ce dernier lui permettra, soutient-il, de prendre place au «panthéon du patriotisme». Un programme ambitieux et étonnant, chargé d'embûches.

Né à Verchères en 1799, petit-fils et neveu de notaires royaux, Ludger Duvernay fit son apprentissage à l'imprimerie montréalaise de Charles-Bernard Pasteur. Il avait à peine atteint ses 18 ans lorsqu'il mit sur pied son propre atelier d'imprimerie et lança son premier journal, en 1817, à Trois-Rivières. Dix ans plus tard, il acquéra *La Minerve*, successivement tribune du Parti patriote de Louis-Joseph Papineau et du Parti réformiste de Louis-Hippolyte LaFontaine, en fit le premier grand journal de langue française à Montréal et en dirigea les destinées jusqu'à son décès en 1852. Il en était l'éditeur, l'imprimeur, parfois le rédacteur et l'éditorialiste, souvent l'inspirateur des textes publiés. Toutefois, l'historiographie, comme d'ailleurs la mémoire collective, n'a retenu et mis en valeur que ces autres initiatives: l'organisation d'un banquet afin de célébrer la Saint-Jean-Baptiste, en 1834, et l'instauration de l'Association (future Société) Saint-Jean-Baptiste, en 1843, dont il fut le premier commissaire ordonnateur.

Confronté de son vivant à d'innombrables adversaires politiques et concurrents commerciaux, Duvernay ne s'est attiré après sa mort que des admirateurs et panégyristes. Ses biographes, les Benjamin Sulte, Laurent-Olivier David, Roger-D. Parent, Robert Rumilly, François-Albert Angers, le louangèrent et le décrivent avec complaisance. Parent intitula son ouvrage: *Duvernay le Magnifique*. Malgré son souci de se distancer de ses prédécesseurs, Denis Monière ne s'en éloigne guère. L'ampleur et le vaste rayonnement que connurent les nombreuses ramifications des sociétés Saint-Jean-Baptiste dans l'Amérique française de la seconde moitié du 19^e siècle firent de Duvernay un héros national et un être intouchable. Sans aller jusqu'à évoquer une quelconque conspiration du silence, disons que l'on propage depuis longtemps un portrait retouché et embelli de Duvernay. Ses contemporains le décrivaient en termes peu flatteurs: impitoyable à l'égard de ses ouvriers, mauvais payeur, bagarreur, ivrogne, au langage souvent injurieux, portant peu de considération aux convictions et opinions d'autrui et imposant les siennes de gré ou de force. Ces descriptions ne parviennent pas uniquement d'adversaires, mais aussi de familiers et employés de *La Minerve*: les Léon Gosselin, Hyacinthe-Poirier Leblanc de Marconnay, Antoine Gérin-Lajoie et autres. Denis Monière mésestime ces témoignages. Pourtant, l'ouvrage *La première Révolution tranquille (1837-1850)* de Jacques Monet et la notice du *Dictionnaire biographique du Canada* ont déjà apporté d'importantes nuances au trop répandu portrait idyllique de Duvernay.

Désireux d'inscrire le cheminement de Duvernay dans son contexte, l'auteur s'y égare et ne réussit finalement qu'à mener deux récits parallèles: une histoire socio-politique du Bas-Canada et une biographie de Duvernay. Le premier récit relègue souvent dans l'ombre le second sans vraiment apporter de nouveaux éclairages. La vision et la reconstitution de l'histoire bas-canadienne de l'auteur sont bien connues depuis la parution de l'ouvrage *Le déve-*

loppement des idéologies au Québec (1977) et elles ont soulevé maints débats. Nous ne reviendrons point ici sur ses aspects litigieux. Si l'auteur nous décrit les moindres péripéties, attentes et déceptions des partis patriote et réformiste, il nous en apprend cependant fort peu sur le Montréal et le quotidien dans lesquels Duvernay vécut. Accompagné d'un nouveau contexte historique, discutable d'ailleurs, le Duvernay de Monière demeure toutefois, à quelques retouches près, le même que Sulte et d'autres mirent en scène jadis. Seuls les décors ont changé. Sa description de la carrière de Duvernay se révèle conventionnelle, n'ajoute point de faits inédits et ne suggère pas de nouvelles ou fécondes interprétations. L'auteur a certes inséré, dans des fins de chapitre, certaines données des recherches récentes sur Duvernay, mais il ne les assimile pas.

Duvernay fut, d'abord et avant tout, un homme d'entreprise de presse. La publication d'un journal était sa raison d'être. Lors de son séjour à Trois-Rivières, lorsqu'un journal échouait, il s'obstinait à en créer un autre. Même durant son exil aux États-Unis, il réussit à organiser à Burlington, et cela malgré des conditions très défavorables, une petite imprimerie afin de publier *Le Patriote canadien*. Il pensait et agissait en homme d'entreprise de presse. Pourtant, l'auteur, comme le texte et la bibliographie le confirment, s'y est peu attardé et n'a porté aucun intérêt aux problématiques et aux travaux en histoire de la presse et de l'imprimerie élaborés en Amérique et en Europe. Il s'acharne plutôt à voir en Duvernay un penseur et un intellectuel.

La structure et le fonctionnement des entreprises de presse du Bas-Canada s'apparentaient à ceux des États-Unis d'où originaient nos premiers imprimeurs. On ne pouvait alors concevoir un imprimeur sans son journal — indispensable véhicule publicitaire pour les autres activités de l'atelier — qu'il rédigeait lui-même ou, du moins, en planifiait et révisait le contenu. Duvernay s'inscrivait dans cette lignée d'imprimeurs-journalistes. Il devait soumettre ou concilier ses idéaux d'homme politique aux impératifs de l'homme d'affaires. Denis Monière passe sous silence ce fait fort significatif: en 1832, vu l'insuffisance des fonds provenant du Parti patriote, Duvernay menaça de mettre *La Minerve* au service du Parti bureaucrate. Seuls l'insistance d'Augustin-Norbert Morin et les fonds consentis par les Denis-Benjamin Viger et Édouard-Raymond Fabre évitèrent sa défection. En 1842, un Duvernay, qui détestait LaFontaine, accepta finalement, après maints pourparlers et l'obtention de garanties financières, de faire de *La Minerve* l'organe officieux du Parti réformiste. Malgré les contraintes, il réussissait cependant à influencer ou à façonner le discours diffusé. À un LaFontaine lui reprochant de n'avoir pas suffisamment d'emprise sur *La Minerve*, Morin répliqua qu'il était quand même heureux de pouvoir réussir, à l'occasion, à lui insuffler la couleur désirée.

Afin de saisir les raisons des tergiversations et des compromis qui ponctuent la carrière de Duvernay, on se doit de mettre en perspective les rapports qui liaient et opposaient en lui l'homme politique et l'homme d'affaires, le diffuseur des discours patriote et réformiste et l'imprimeur qui devait les commercialiser et en vivre. Tout ce dilemme reposait dans la double nature ou l'ambivalence de son métier d'imprimeur-journaliste. Denis Monière, privilégiant l'étude de l'homme politique et négligeant celle de l'homme d'affaires, ne pouvait qu'esquisser un profil partiel et incompréhensible. Les éléments contextuels pertinents et les véritables enjeux et desseins qui animèrent Duvernay n'y sont pas exposés et explicités.

La page couverture de l'ouvrage n'est pas sans intérêt. Le portrait reproduit est le seul véritable que l'on connaisse de Duvernay. Peint en 1832 par Jean-Baptiste Roy-Audy, il est aujourd'hui conservé à la Maison Ludger-Duvernay, siège social de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal.

*Département d'histoire
Université Laval*

JEAN-MARIE LEBEL